

Échappé belle. Sortir de l'université pour retrouver le sens de la recherche

Rose- Marie Bouvet

Lucky escape. Getting out of the university to rediscover the meaning of research

Abstract

My text is a testimony that compares my experience as a doctoral student in a traditional university research laboratory, where bureaucracy and power issues between mandarin professors prevented my formation as a researcher, with my experience in the “Labo” described in this issue of the Review, a “Labo” that I have not left since I understood that my identity as a researcher could fully develop there. This text shows how, within this shifting group, the dimensions of conviviality and critical listening have nourished my involved ethnographic approach and built my responsibility as an author.

Keywords: comparison, bureaucratic research, research involved, user-friendly, emancipatory

1 - Expérience personnelle: un premier apprentissage classique de la recherche universitaire

2021, je redécouvre un rapport que j'avais rédigé pour l'obtention de mon Diplôme d'études approfondies (1997), équivalent en France d'une première étape du doctorat. Ce mémoire oublié dans la poussière du garage s'intitulait “analyse ethnographique d'un laboratoire de sciences de l'éducation”. J'y décrivais ce que j'ai pu observer dans les années 1996-1997 du fonctionnement d'un laboratoire universitaire classique auquel je participais en tant qu'étudiante préparant un doctorat.

Cette institution de recherche au sein de l'université correspondait au schéma habituel d'apprentissage de la recherche en sciences humaines, compromis entre une tendance à la reproduction intellectuelle de certains enseignants et la nécessité (devenue de plus en plus importante depuis) de regrouper des forces antagonistes sur un territoire afin de négocier budgets et subventions. Ce qui apparaît dans les statuts: “Le laboratoire fédère sans rigidités idéologiques des approches surtout qualitatives dans des champs divers (extrait de compte-rendus des réunions de labo)”.

Les activités de ce laboratoire étaient envisagées dès le départ, en parallèle des enseignements universitaires, avec la publication d'un numéro annuel de revue et l'organisation d'une journée d'étude annuelle. Déjà s'engage une discussion sur

l'image globale du labo et la crédibilité de la revue.

On pressent la ligne de fracture qui finira par arriver entre ceux qui ont besoin d'un labo pour maintenir leur image d'universitaire ("*par narcissisme*", avais-je noté) et ceux qui y viennent pour la recherche. Plusieurs discussions au cours des différentes réunions que j'ai décrites dans mon mémoire concernent l'appartenance à un labo:

"Un labo peut se définir en termes d'armée pour une reconnaissance officielle... combien de bataillons?", "un enseignant peut demander une appartenance secondaire".

"Il faut créer une dynamique plus collective, construire à l'interne", "à partir du moment où vous avez choisi un labo, ça fait partie de votre identité".

Je note qu'une crainte existe si l'identité du labo apparaît comme un fourre-tout qui serait un simple collage de productions individuelles mises bout à bout: "le labo sera pénalisé sur ses subsides". Déjà, on invoque la mise en normes "qualité" de la recherche universitaire, afin de lisser les productions de chaque entité pour pouvoir mesurer son activité et la comparer, et plus tard aboutir à son asservissement productiviste aux règles du "publier ou périr".

La question de l'appartenance secondaire à un autre laboratoire soulève une idée étrange du point de vue heuristique où on suppose compatibles une activité de recherche officielle et alimentaire pour laquelle on doit avancer groupé, comme une entreprise crédible (à laquelle l'université française n'est pas préparée et modèle qu'elle récuse à cette époque), et une autre recherche, affective, incarnée, constitutive de la véritable marque du chercheur.

2 - La recherche d'un autre modèle de recherche, plus ouvert, plus critique

J'ai compris que tout le malaise ressenti pendant ces réunions de labo, et qui transparaît dans mes notes, m'avait probablement conduite à vouloir vivre une relation collective de recherche à l'opposé de cette première expérience.

Je pense même aujourd'hui que ce que la plupart de mes (collègues ou camarades? comment en parler?) avec qui j'ai partagé l'expérience dont je vais parler maintenant, et moi-même n'aurions pas pu survivre au XXI^e siècle dans un labo universitaire plus académique. J'ai compris depuis 15 ans déjà que je suis toujours fan de recherche en "sciences humaines", mais loin de l'université. Probablement, ce que nous avons longtemps appelé "le labo" et que mes camarades nomment aujourd'hui "le collectif", a été le soutien et le moteur qui ont fait tenir aussi

longtemps cette dynamique de recherche. Il a aussi joué pour moi un rôle d'ouverture intellectuelle et de transmission.

Pour cette expérience conviviale, qui a mêlé émotions et intellect, et qui dure depuis près de vingt ans, malgré un vide lié au covid (puis une reprise à distance), ce qui la caractérise, c'est l'inverse de ma première tentative d'intégration d'un labo universitaire, narrée ci-dessus. À l'inverse d'abord sur le plan identitaire, car l'identité de ce collectif (je vais donc utiliser ce terme) ne se révèle qu'à la fin d'un travail de groupe, ici sur ce projet de revue, avec la recherche d'un titre commun (et ce titre reflète d'ailleurs l'idée de bricolage de parcours et expériences très différents qui essaient de dire quelque chose ensemble). Et encore ce n'est pas la fin, une simple conclusion d'un moment de notre fonctionnement où on peut deviner en filigrane une identité transitoire. D'ailleurs nous les membres de ce collectif, n'avons pas cherché une identité commune. C'est peut-être la proposition de A. Palmisano qui nous y convoque.

Certes nous partageons certaines références théoriques, mais pas toujours. Par exemple, si j'ai une préférence pour certains concepts de l'ethnométhodologie, de l'Analyse Institutionnelle, de l'Interactionnisme symbolique, et un faible pour des auteurs comme H. Becker (*Les ficelles du métier*) ou P. Woods (*Inside Schools: Ethnography in Educational Research*), ces références n'apparaissent pas chez d'autres membres qui vont venir avec des cadrages théoriques plus proches de la psychanalyse, ou des histoires de vie, ou des sociologues de l'éducation ou encore de l'ethnologie ou encore la *Gestalt* voire de bagages plus théologiques, politiques, artistiques...

3 - Quelles fonctions a ce "labo d'ethnographie": la fonction d'émancipation, la fonction d'apprentissage de la recherche, la fonction d'autorisation...

Je vais parler de ce qui a fonctionné pour moi dans ce collectif.

Contrairement à mon expérience académique de fréquentation d'universitaires, que ce soit à l'université ou dans des colloques, partout où la parole est livrée dans son carcan jargonnel, je découvrais enfin un endroit où je pouvais avancer une parole de recherche, une parole de doute, qui pouvait creuser son sillon en liberté et fantaisie et que les autres prenaient la peine d'écouter malgré ses scories. L'émancipation d'un chercheur s'appuie sur le besoin de la reconnaissance de cette parole trébuchante, naïve, qui n'a pas encore trouvé son équilibre, comme déjà une parole en soi. Plutôt qu'une arène où s'affrontent des adversaires, le jeune chercheur,

avant de se lancer dans la bataille “pour la vérité”, a besoin d’un terreau éducatif de confiance pour livrer ses expérimentations.

Et l’originalité de ce terreau se trouve dans l’origine du questionnement. Ici, ce n’est pas le professeur, le patriarche, le savant... qui questionne. Il n’y a pas de maître puisqu’il n’y a pas de réponse. Chaque membre du collectif se sent autorisé à questionner l’autre. Cette fabrique d’émancipation tient certainement à l’origine professionnelle de plusieurs d’entre nous qu’on pourrait classer de “pédagogues innovants – ou déviants par rapport à l’institution”, et qui – sans hasard -- avaient choisi P. Boumard comme directeur de mémoire ou de thèse, sur les mêmes idées pédagogiques.

De mon point de vue, c’est davantage la dimension pédagogique plutôt qu’heuristique, qui permet cette fonction d’émancipation. Je suppose donc que c’est une posture éducative que nous partageons. Et si mes souvenirs sont exacts, les personnes venues dans ce collectif, au cours de ces vingt ans, ont à voir avec la formation, l’éducation, le travail social, sur cet axe éducatif, à contre-courant d’une éducation reproductrice et conservatrice des inégalités et enjeux de pouvoir. Donc, je veux dire que ce collectif fonctionne comme un laboratoire pour le développement de la pensée individuelle, mais aussi comme un laboratoire d’éducation alternative où se mesure en action le travail d’émancipation de chacun.

Est-ce que cela fonctionne comme un moule pour l’apprentissage de la recherche? Je n’en suis pas certaine car ce lieu (tiers-lieu comme l’ont écrit Gilles, Valérie, Claude...) est un lieu de croisements, de métissage, un lieu à la marge de ce que chacun expérimente ailleurs, dans des terrains très divers, et qu’on taxerait parfois d’improbables. C’est un tiers-lieu qui se déroule le dimanche (le tiers-lieu de la semaine) et chez les uns les autres dans la sphère familiale (le tiers-lieu des institutions de la recherche!) avec des individus qui ignorent le lieu professionnel des autres (à quelques exceptions près, lors d’études en commun sur un terrain professionnel).

Cette marge est sans doute propice pour parler en liberté. Mais par rapport à des paroles de bavardage ou de “*bullshit team-building*” ou plus sérieusement dans des exercices de dynamique de groupe ou de démocratie participative, bref toute parole qui peut s’expérimenter dans des “tiers-lieux” ou groupes contemporains de toute obédience, y compris ce qu’on nomme réseaux sociaux, la singularité ici est que chacun à son tour parle de ce qu’il a fait, écrit, lu. Et que chacun tour à tour questionne et commente. Et que ça a à voir avec la recherche de terrain, l’observation, l’implication, la pratique sociale (recherche-action, transformation des pratiques... et

plus généralement toute action de transformation de la réalité à partir de l'expérience vécue et confrontée).

Donc oui, si c'est un apprentissage de la recherche, c'est un apprentissage foisonnant, dynamique et nos joutes ont parfois ressemblé à des "*battles* de hip-hop", mais cet apprentissage ne s'est pas inscrit dans un moule. En particulier, en ce qui concerne la formation à la recherche en France, dans un moule d'humiliation parfois. Personne dans le groupe n'est intervenu pour condamner une analyse au motif que ce n'était pas clair, entre anthropologie sociale ou culturelle par exemple. Parfois, l'un ou l'autre apportait une idée, un concept venu de son monde ou de l'air du temps, alors on discutait, entre complexité et multi-référentialité, par exemple et alors notre proximité avec E. Morin, J. Ardoino, G. Berger, nous permettait de discuter en confiance pour approcher l'aura de ce corpus parfois nimbé de syncrétisme "gloubi-boulga"¹.

Donc oui, certains ont pu se perdre dans un trop-plein d'apports différents. Je me souviens d'avoir essayé de démêler en 1998 l'écheveau de l'Analyse Institutionnelle, dans la solitude de lecture des textes de R. Lourau, M. Lobrot, G. Lapassade, pour tenter de distinguer des sources, des courants, ce qui ne semblait intéresser personne. Mais il suffit de quelques commentaires, comme c'est encore pratiqué sur nos textes d'aujourd'hui, pour apprendre "comment parler de la société, d'un bout de la société".

Dans ce qui peut se présenter comme un joyeux fatras d'idées, un cercle de pensée, un débat amical... bien éloignés parfois de la norme universitaire, nous n'avons pas ignoré en quoi consistait l'attente académique pour la reconnaissance scientifique. Nous étions plusieurs à vouloir "passer sous les fourches caudines" de la science qui ne te reconnaît savant que par un plus savant que toi qui te le fait savoir. Donc oui, un temps de préparation, d'entraînement et de mise en garde à la mise en normes universitaires, a fait partie de nos activités, transmis par ceux qui avaient passé l'épreuve. Après chacun choisissait. Le plus radical avait présenté sa thèse sous forme de journal de bord...

Pourtant nous prenons toujours très au sérieux l'apprentissage des méthodes, des "ficelles du métier" pour parler simplement avec H. Becker. Ainsi quand il est question d'observation plus ou moins participante, de description, d'implication, sur-implication, de comment la "théorie surgit du terrain" (A. Strauss), d'ethnographie, d'œil ethnographique, de micro-détail, de filature ethnographique, du travail de

¹ Gloubi-boulga: plat imaginaire, réputé immangeable mais connu par émission française de télévision pour les enfants dans les années 1970-1980.

l'ethnographie qui commence quand celui du sociologue s'arrête... comme autant de concepts méthodologiques inventés par les ethnographes du groupe.

Même si dans ce groupe-ci, tous les membres ne sont pas ethnographes, ne s'inscrivent pas dans les travaux de la SEEE (Société Européenne d'Ethnographie de l'Education) puis SIE (Société Internationale d'Ethnographie), dont P. Boumard fut fondateur avec quelques autres chercheurs européens, dans la lignée de P. Woods et G. Lapassade, et ont parfois des références dans des laboratoires d'ethnologie plus traditionnels, moins critique, tous ont baigné dans cette exigence méthodologique qui consistait pour chacun à décrire minutieusement le terrain de ses investigations, son approche, son entrée sur le terrain, la place de l'autre (l'enquêté, le colonisé, le non sachant) et la sienne (l'enquêteur, etc.), le choix des situations, des points de vue et des descriptions, le sujet dans l'écriture avant même les interprétations. Cette phase où chacun à son tour présente ses travaux (débutants, en cours, presque'achevés) de manière presque solennelle est rendue non seulement supportable mais vivante et intéressante parce qu'elle s'inscrit dans un décorum convivial de curiosités insatiables, autour d'une grande table chargée de nourritures terrestres. Le banquet.

Et plus qu'une condition, on peut voir la convivialité (qui revient dans tous les apports pour ce texte collectif) comme un résultat. Une combinaison de ce qui est partagé de manière unique.

4 - La convivialité provient de sa fonction symbolique d'appartenance

Pour résumer, la convivialité s'appuie sur cette posture d'ouverture aux autres contributeurs du groupe, en particulier sur l'autorisation à parler et gage d'écoute. Elle s'irrigue aussi des valeurs partagées concernant le rapport au savoir et à l'autorité, notamment sur le principe de chercher et s'aider à chercher.

Elle fonctionne par la reconnaissance que ces personnes existent et non seulement approuvent ces échanges avec cette formule qui satisfait le besoin intellectuel des uns et des autres, les joutes et les commentaires, doublée de la reconnaissance d'un plaisir partagé (aussi celui des repas) et à continuer de construire, dans l'anticipation de rencontres, revues, recherches à mener...

Il me faut reconnaître aussi des valeurs partagées au-delà de l'univers de la recherche: nous venons pour la plupart de l'univers de l'éducation, formation, travail social, nous comprenons en tant qu'acteurs les problèmes, les enjeux, et pouvons en décrivant des pratiques, en comprendre le sel, échanger et questionner les autres.

Nous partageons le constat que nous sommes impliqués dans une histoire sociale et que la place occupée par chacun est un outil de compréhension de phénomènes sociaux; réfléchir à cette implication permet de percevoir la question du point de vue dans l'acte de la recherche.

Comme une tribu qui construit et utilise des outils ajustés à ses besoins, nous utilisons des outils connus des autres membres: la description des situations minuscules, des interactions sociales, des routines et des déviances... est par exemple un outil commun. Plusieurs utilisent le journal de bord comme instrument de description précise et répétée, qui scanne les traces de l'implication, utile aussi pour re-balayer la pérennité des faits, faire intervenir la dimension du temps dans l'observation spatialisée. La place de *l'écriture* dans nos vies respectives est importante.

5 - Devenir auteur

Que faut-il pour s'autoriser, pour devenir auteur? Pour surmonter ce complexe d'avoir tout entendu, tout lu, tout vu, au risque de n'avoir rien de mieux, rien de plus à proposer, rien de singulier à apporter dans un univers qui a déchaîné des flots de paroles, des bribes d'images et de sons: "*Plus personne écoute, tout l'monde s'exprime*" (Orelsan, chanson: *L'odeur de l'essence*, 2021).

Comme si face à cette surenchère d'affirmations péremptoires, de haines à fleur de peau et de condamnations immédiates, le mot fait son beurre à frôler la vitesse de la lumière, et chacun s'autorise à dire n'importe quoi.

Alors oui, ce groupe a forgé une culture d'auteur, parce que la trouvaille de chacun s'affirmant auteur est passée à la moulinette. Accepter la critique est acceptable parce qu'il y a gage d'écoute. La preuve de l'écoute, son signe tangible, on peut la déceler dans la répartie, directe version hip-hop ou décalée version humour noir, par des mots ajoutés, des brèves, ou carrément des discours sur un chemin parallèle.

Notre prétention d'auteur, cette ambition de s'autoriser à dire malgré tout le reste déjà dit, si nous la supportons, c'est peut-être aussi de nous tenir dans la sphère du minuscule singulier, qui nous rend de fait, en tant qu'auteurs, critiques du définitif global et grandiose ou grandiloquent.

Si nous continuons, c'est que nous croyons en cette énergie, née de la singularité de chacun, qui s'efforce de comprendre le monde, cherche à le transformer, et devient auteur de l'universel comme unique porte de sortie...

Voilà aussi comment je vois que ce labo a une fonction dans la production d'auteurs: non seulement une fonction d'autorisation mais aussi (surtout?) d'exercice de la responsabilité de l'auteur.

Bibliographie

J. Ardoino, *Education et politique, Propos actuels sur l'éducation*, Gauthier-Villars, Collection Hommes et organisations, 1965

Howard Becker, *Les Ficelles du métier*, La Découverte, Paris, 2002

P. Boumard, *Les savants de l'intérieur*, Paris, A. Colin, 1989

Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1967

G. Lapassade, *L'entrée dans la vie, Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Editions de Minuit, 1963

R. Lourau, *Le Journal de recherches. Matériaux d'une théorie de l'implication* (Méridiens-Klincksieck, 1988

George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963

Orelsan, *L'odeur de l'essence*, <https://www.youtube.com/watch?v=zFknl7OAV0c>, 2021

A. Strauss, *Miroirs et Masques: Une Introduction à l'Interactionnisme*, avec une Introduction to the French Translation par Anselm Strauss, Paris, Éditions Métailie, 1992

P. Woods, *Inside schools: Ethnography in educational research*, London, Routledge, 1986